

Il y eut grandes réjouissances et aux échos des plaines d'alentour, on lança force vivats à Montcalm et à "nos milices".

Oh ! l'éclatant, l'héroïque souvenir!..

* * *

Je fredonnais : "O Carillon, je te revois encore", en me remettant à bêcher une terre plastique et argileuse qui me rendait assez perplexe sur la réalité des tomates que j'entrevois en imagination pour l'autonne et que j'allais bientôt semer, quand un grand peuplier, à droite, sans doute sous l'impulsion d'un coup plus fort de la brise du soir, me fit signe d'arrêter — du moins je le crus. Je levai la tête et le vieux peuplier semblait triste. Il me rappela un souvenir de déroute et de deuil.

C'était en septembre, 1759; dans toute l'étendue de cette plaine dont j'occupe un coin, ce soir, des pelotons confus de fuyards dégringolent la pente de la vallée de la rivière Saint-Charles et déboulent, pour ainsi dire, des bords escarpés du Coteau Sainte-Geneviève; ils s'en vont vers l'est, en désordre, sous une pluie battante; ils se dirigent vers un pont de bateaux qui traverse la rivière — le passeur Glinel était mort alors depuis plusieurs années. Les fuyards traînent péniblement à leur suite un drapeau blanc maculé de sang et de boue, déchiré; ils fuient vers le camp de Beauport où ils pourront être en sureté. Ce sont les braves régiments de Montcalm qui s'en vont, poursuivis par les Montagnards de Fraser et les "petites jupes" de Louisbourg qui ne "donnent et ne demandent aucun quartier". Il faut que nos gens fuient devant les hordes de Wolfe mourant plus loin au sommet du coteau. A ce moment même, pendant que l'on criait aux oreilles du général vainqueur: "Ils fuient," on allait puiser l'eau que demandait le moribond pour rafraîchir ses lèvres brûlantes à un puits voisin. Ce puits, situé sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui les dépendances de la prison, fut comblé vers 1800 par le lieutenant-colonel Chs. Campbelle, du 99^e régiment de l'armée de Wolfe, qui construisit, plus tard, à cet endroit le "Battlefield Cottage", qu'occupa, en 1885, M. Charlebois, le constructeur des édifices de l'hôtel du gouvernement de la province.

Donc, James Wolfe, ensanglanté, reposait sur l'herbe au sommet du coteau Sainte-Geneviève, pendant que son glorieux adversaire blessé lui aussi à mort était transporté à cheval, vers le Château Saint-Louis...

La pluie tombait toujours.

* * *

Un maronnier tout rabougri à force d'être vieux me fait un signe joyeux... Vrai ! le terrain que je foule est un véritable cinéma. Voilà que se déroule, en effet, à l'appel du vieux maronnier, sur la toile mouvante de l'histoire, un autre souvenir.

On ne me donnera donc pas le temps de bêcher mon jardin...

Nous ne sommes plus au 13 septembre, 1759, mais bien au 28 avril, 1760. Des troupes fuient encore vers la rivière Saint-Charles, dégringolant le coteau et passant sur mon "futur" jardin et sur ceux de mes voisins. Mais les rôles sont changés. Les fuyards, cette fois, ce sont les "petites jupes" du général Murray et ceux qui les poursuivent sont les soldats de Lévis et les sauvages qui se sont joints à eux. Le spectacle est affreux, m'assure le maronnier. Des mares de sang rougissent la neige fondante de la plaine. Les troupes fuient tout le long du chemin du Belvédère; elles traversent l'ancienne propriété de Jean Bourdon et descendent le coteau pour gagner les bords de la rivière. Sur toute l'étendue de la plaine les sauvages scalpent sans cesse des chevelures anglaises... C'est la revanche de Lévis. Elle n'a pas eu, hélas ! le lendemain heureux qu'on attendait dans la colonie. Cette dernière restera sous la domination du vainqueur du 13 septembre de l'année précédente ; la boucherie du 28 avril, 1760, est inutile, et le sort de la colonie ne sera pas changé.

Je m'étais remis à bêcher en pensant encore aux temps héroïques que je venais d'évoquer, quand un hêtre qui élevait ses bras décharnés tout au bord du coteau Sainte-Geneviève, sembla me demander timidement la permission de parler; je la lui donnai avec empressement et je lâchai ma bêche. Le vieux hêtre me raconta ce qui suit :

"J'étais bien jeune alors et mes feuilles ne fournissaient guère d'ombrage, l'été qui précéda ce que je vais te raconter. Nous étions en novembre, 1775, et tes ancêtres étaient depuis quinze ans sous la domination anglaise. Ils commençaient à "oublier". En cette mi-novembre, les mousquetaires du Rhode-Island, les Franc-Tireurs du Vermont, les Carabiniers de New York, tous fiers de leur récente indépendance, étaient campés sur les hauteurs de Sillery et de Sainte-Foy attendant l'heure du commandement de leur chef, le général Richard Montgomery, pour tenter un coup de main sur Québec qui avait résisté jusque là à toutes les avances du Congrès américain. Ces "Yankees" passèrent là plusieurs semaines, pillant les villas de Sillery et les métairies des habitants des côtes Sainte-Geneviève, Saint-Michel et Saint-François, qui furent desservies, jusqu'à la conquête, par les curés de la chapelle Saint-Jean, située précisément alors à vingt pas de l'endroit où tu travailles.

"A Noël", continua le vieux hêtre, "on fit bombance car, la veille, les hordes de Montgomery avaient pillé la villa du général Murray où l'on avait fait main basse sur ses bœufs, ses moutons, ses chèvres et ses porcs. Il y eut une bacchanale épouvantable et nous étions terrifiés, nous autres, les hêtres et aussi les peupliers, les bouleaux et les maronniers du coteau Sainte-Geneviève. Nous nous attendions à voir tomber Québec d'un jour à l'autre. Les "Yankees" partirent quelques jours après pour aller tenter leur coup